

# Entre ici et ailleurs : expressions consommatoires des utopies du corps

Dominique Roux

▶ **To cite this version:**

Dominique Roux. Entre ici et ailleurs : expressions consommatoires des utopies du corps. Olivier Badot; Philippe Moati. Utopies et consommation, EMS, pp.179-191, 2020, Societing, ISSN 2106-4695, 978-2-37687-367-9. hal-02949806

**HAL Id: hal-02949806**
**https://hal.science/hal-02949806**

Submitted on 26 Sep 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Entre ici et ailleurs : expressions consommatoires des utopies du corps

Dominique Roux

*Mon corps est comme la Cité du Soleil, il n'a pas de lieu, mais c'est de lui que sortent et que rayonnent tous les lieux possibles, réels ou utopiques.*

Michel Foucault, *Le corps utopique*

## Introduction

Être (dans) un corps est une évidence dont nous nous préoccupons rarement, sauf quand la douleur ou le plaisir nous le rendent plus palpable, plus sensible. Cette condition d'être au monde nous permet de percevoir à la fois ce qui nous entoure et nos propres sensations. Elle est ce par quoi nous découvrons et apprivoisons la réalité vécue de notre existence. On pourrait même dire qu'être n'est que cela et rien que cela. Point d'échappatoire à ce corps qui constitue notre espace de vie et se confond avec elle. Point d'alternative au caractère spatialement situé de notre être-au-monde et temporellement limité par sa finitude. Nous sommes « irrémédiablement ici, jamais ailleurs » écrit Michel Foucault dans *Le Corps Utopique* (1966).

En réalité, c'est précisément parce que le corps est une « irrémédiable topie » – ce lieu auquel nous sommes assignés – qu'il est aussi la source et le siège des utopies, ces cités irréelles que le rêve hante pour recréer d'autres réalités, plus belles et plus accomplies que celles dont il cherche à s'affranchir. Depuis le rêve d'Icare jusqu'aux premiers pas sur la lune, aurions-nous eu besoin de d'inventer des machines volantes si notre corps avait des ailes ? Les géants, les fées et autres créatures de contes existeraient-ils si nous avions les moyens instantanés de grandir, de rapetisser ou de disparaître ? Serions-nous tissés de tous ces songes si nous pouvions modifier à volonté l'équipement dont nous sommes pourvus, c'est-à-dire notre corps ? Bien que ces rêves s'expriment de tous temps dans les conquêtes et les créations humaines, nous souhaiterions explorer dans ce chapitre la manière dont les utopies, nées du corps, trouvent à s'exprimer dans les consommations et les modes de vie contemporains.

## Fonctions de l’utopie

Originellement, les utopies sont des « lieux sans lieux » (du grec « topos » signifiant lieu et du préfixe u- désignant son absence), fondamentalement imaginaires, qui ont pour but de corriger les imperfections du monde. On doit à Thomas More ([1516] 2012) la production d’une cité idéale, *Utopia*, dont le sous-titre « Le Traité de la meilleure forme de gouvernement », annonce une société égalitaire, démocratique et respectueuse d’autrui. La fonction première des utopies, indique aussi Paul Ricoeur (1984, p. 61), c’est d’alimenter le rêve « d'un autre mode d'existence » et « d'une autre manière de s'approprier les choses ». Contrairement aux idéologies qui opèrent un renversement, une dissimulation et une cristallisation des phénomènes de domination qu’elles visent à maintenir dans la mémoire collective, les utopies questionnent l’existant par « un exercice de l'imagination pour penser autrement » (Ricoeur, 1984, p. 61). Il n’est donc pas étonnant que le potentiel émancipatoire des utopies ait été largement mis au service de leur fonction politique et de leur capacité à remettre en cause les formes de pouvoir. Or, il convient de rappeler que le pouvoir s’exerce sur les corps (Foucault, 1975). Une fonction première de l’utopie est donc de fournir à ces corps des moyens de libération et des espaces qui les affranchissent de leur assujettissement.

Plus radicale cependant est la manière dont Michel Foucault questionne l’ontologie du corps. Perçu et percevant, le corps est pourtant, *en soi*, une utopie. En effet, il m’est impossible de regarder avec mes yeux mon dos ou ma nuque autrement que par le truchement d’un miroir. Je suis tout autant incapable de « voir » le contenu de mes organes sauf par la médiation d’instruments d’exploration. Si je me souviens vaguement de ma petite enfance, je ne sais plus dire ce qu’étaient les sensations de l’embryon que j’ai été. Jamais non plus je ne pourrai décrire ce qu’est (au sens d’éprouver) mon corps à l’état de cadavre. C’est donc *ailleurs* (un miroir, un instrument d’exploration, un état inconnaissable), là *où il n’est pas*, que je peux concevoir ce qu’est mon corps. Ce corps, qui me demeure partiellement inconnaissable, est donc tout à la fois « ici », dans un lieu auquel je suis spatialement et temporellement assignée et dans ces « ailleurs » qui cherchent à « l’arracher à son espace propre » et à le « projeter dans un autre espace » qui n’a pas de lieu directement dans le monde (Foucault, 2009, p. 16). C’est donc au prisme de ces formes de dialogues entre « ici » et « ailleurs » que nous allons examiner les expressions consommatoires des utopies du corps.

## 1. Embellissement et augmentations : les utopies de « l'ici »

Les utopies de l'« ici » visent à magnifier, améliorer, parfaire le corps. Celui-ci, fragment d'espace libéré de sa pesanteur et de ses limites peut enfin aspirer à être « beau, limpide, transparent, lumineux, véloce, colossal dans sa puissance, infini dans sa durée, délié, invisible, protégé, toujours transfiguré » (Foucault, 2009, p. 10). En pratique et via la consommation, ces utopies nourrissent une large palette de transformations physiques plus ou moins profondes ou radicales. Nous en avons fait l'étude dans le domaine du tatouage, interrogeant pendant plus de quatre ans des tatoueurs et leurs clients pour comprendre ce qui se joue dans cette pratique au-delà de l'image sociale (Roux et Belk, 2019)[1]. Ainsi, les témoignages de certains tatoués illustrent le malaise d'être né dans un corps qu'ils jugent disgracieux – trop maigre ou trop gros – et dont ils disent unanimement qu'il ne leur « appartenait pas » (Tourain, 2004). Se tatouer permet alors de transfigurer ce corps et de l'investir pleinement (Roux et Belk, 2019).

Certaines des utopies de l'« ici » cherchent aussi à modifier, bien que moins radicalement, moins profondément et moins durablement, l'apparence du corps pour le rendre plus conforme aux attentes de la société. Le marché des produits cosmétiques, des régimes amaigrissants, du culturisme, des injections de Botox, des implants capillaires ou de la chirurgie esthétique s'inscrivent dans une telle perspective. Nous avons cependant pris garde d'insister, dans notre travail sur le tatouage, sur le danger qu'il y a à étiqueter de l'extérieur de telles démarches. Si la conformité apparente d'une démarche cosmétique semble dénoter un effet d'imitation, les témoignages des tatoués nous ont appris à entendre le profond désir d'être soi que le plus banal dessin (de papillon, d'étoile ou de roses) peut servir incarner. Aussi, il faut considérer avec sérieux le fait que ces transformations résonnent souvent prioritairement avec l'invitation nietzschéene *Amor fati* (« aime ton destin »), par laquelle vivre consiste à exercer sa volonté sur ce qui advient, à faire de sa vie une œuvre d'art par un processus d'auto-engendrement.

Les utopies de l'« ici » peuvent également trouver à s'exprimer dans le domaine de l'alimentation, qu'il s'agisse de contrôler ce que l'on mange ou de s'engager dans des formes d'orthorexie visant à purifier le corps par le jeûne ou l'élimination de certains aliments (viande, alcool, etc.). Ces utopies font du corps un lieu sacré qu'il s'agit de préserver et de cultiver, comme on cultive un

[1] Roux D. et Belk R. (2019), The Body as (Another) Place: Producing Embodied Heterotopias through Tattooing, *Journal of Consumer Research*, Vol. 46, N° 3, p. 483-507.

jardin pour le rendre propre à l'habitation de soi. En ce sens, elles participent de la culture au sens d'Arendt, c'est-à-dire d'un travail sur le monde pour le rendre habitable et non pas seulement pour l'habiter comme il vient.

Aux utopies d'embellissement s'ajoutent également les utopies d'augmentation. Leur projet n'est pas seulement esthétique, mais essentiellement technique. Il s'agit de donner au corps des propriétés qui lui font défaut en lui adjoignant des technologies supplétives. Prothèses et organes artificiels permettent d'améliorer le confort de vie de l'individu, mais aussi de prolonger la vie dans un espoir d'immortalité. Ces utopies du dépassement nourrissent le champ du transhumanisme, dans le sens où il s'agit de produire un homme augmenté, délié de ses limites physiques ou biologiques (tares génétiques, maladies, fragilités, dysfonctionnements). Mais son ultime horizon se projette sur un être post-humain, comme un achèvement de perfection réalisé. Ces utopies de l'augmentation et du dépassement alimentent aujourd'hui le vaste secteur de la techno-médecine dans lequel s'engouffrent les acteurs de l'Intelligence Artificielle et certains géants du web. Bien que le transhumanisme et le posthumanisme ne cessent de questionner, sur le plan de l'éthique, des êtres et des corps « cyborgisés » (Giesler et Venkastesh, 2005), il est à prévoir que les marchés de consommation qui gravitent autour de ces domaines connaîtront une croissance significative. Comme l'anticipait Lucien Sfez il y a vingt-cinq ans dans *La santé parfaite* (1995), qu'il s'agisse du séquençage du génome, ou de l'engendrement de formes de vies artificielles dans le projet *Artificial Life* de l'Université du Michigan, ces utopies préfigurent la recherche d'une surhumanité façonnée par d'éternels imaginaires de longévité, d'éternité et de pureté. La consommation utopique du corps augmenté semble donc sans limites, animée depuis la nuit des temps par une force démiurgique d'engendrement d'un être aussi parfait qu'éternel.

Par extension, les utopies de l'« ici » cherchent à aussi à embellir ce qui tient lieu (au sens propre) au corps de substitut dans l'espace. Les désirs d'agrémenter sa maison, d'ouvrir des musées, de restaurer des églises, châteaux et monuments historiques ou de protéger des parcs et réserves naturels l'illustrent à loisir. Aussi n'est-il pas étonnant de constater, comme en écho, que les marchés du bricolage, de la rénovation, du faire[2], mais aussi de la restauration du patrimoine culturel ou naturel sont particulièrement prégnants dans la consommation contemporaine.

[2] Ce dont rend compte le premier Observatoire du Faire de l'Observatoire Société et Consommation http://lobsoco.com/lobservatoire-du-faire/

## 2. Evasions, voyages et conquêtes : les utopies de « l'ailleurs »

De manière très différente des précédentes, les utopies de l'« ailleurs » visent à projeter le corps dans d'autres espaces-temps, dans des voyages extérieurs ou intérieurs qui mettent pour quelque temps l'« ici » en suspension. Originellement, ces évasions répondent aux formes prototypiques de l'utopie : recherche de « la meilleure forme de communauté politique » en *Utopia* (More, [1516] 2012), grandes explorations, tours du monde ou conquêtes de l'espace. Le marché du tourisme également est presqu'entièrement tourné vers la concrétisation de telles utopies, autant par la confrontation des corps à des espaces autres, que par la production d'un corps transformé par sa rencontre avec une altérité physique, sensorielle et humaine.

Directement sur et dans le corps, on voit également s'exprimer ces utopies d'évasion, de voyages et de conquêtes sous des formes plus immobiles. Il peut s'agir, par exemple, d'explorations concrètes de son propre corps et notamment de son patrimoine génétique au travers des tests ADN qui cartographient les origines ethniques et géographiques de l'individu. Ces utopies peuvent également s'exprimer par le biais de « voyages » permettant de « voir » et de se mouvoir à l'intérieur du corps via les différentes techniques d'imagerie fonctionnelle. Ainsi en est-il des échographies médicales qui permettent de suivre le développement du fœtus *in utero*, mais aussi de l'essor des échographies non médicales qui offrent aux hommes le loisir d'explorer le corps de leur compagne et celui de l'enfant à venir. Comme nous l'expliquions dans la première partie, la nature intrinsèquement utopique du corps en fait une matière tout à la fois visible et invisible. Aussi, les utopies de l'« ailleurs » incluent-elles le désir d'exploration de ce corps que nous habitons, autant que celui de l'autre que nous ne pouvons connaître, comme pour le miroir, que par la projection et les efforts de l'imagination.

Enfin d'autres formes d'évasion puisent également dans le registre des utopies de l'« ailleurs » en recourant à des consommations, licites ou non. On pourra citer la danse, la transe, les états de conscience altérés par l'absorption de substances psychoactives, la méditation ou les massages. On peut y ajouter le *flow* des jeux vidéo, la création d'avatars qui nous représentent dans ces « espaces autres » (Foucault, 2009) et les sensations tirées des sports extrêmes. Dans tous ces exemples, l'effet recherché par la consommation est celui d'un décentrement du réel et d'une mise entre parenthèses temporaire de réalité et de la pesanteur du corps.

## 3. « Ne pas être ici » : les utopies de conjuration

Contrairement aux utopies d'évasion, ces utopies ont pour fonction d'effacer une réalité vécue comme trop douloureuse ou comme insupportable, qu'il s'agisse de la mort des autres, de la maladie, de la douleur ou d'expériences inassimilées du passé. Ces utopies disent l'aspiration à « ne pas être ici » et s'expriment par toutes formes de consommations visant à conjurer le sort, le malheur et la mort, depuis les consultations astrologiques, la voyance, les expériences médiumniques, la sorcellerie, la magie, les jeux de hasard ou certaines formes de vie religieuse. A la différence des utopies de l'« ici », ces dernières en appellent à des forces supérieures capables de contrer le destin et d'apaiser une situation psychologiquement ou physiquement difficile à assumer. La conjuration est toujours marquée du sceau de la souffrance et son acmé est peut-être à rechercher aujourd'hui dans des modalités ultimes d'échappatoire au monde comme le suicide ou le suicide assisté. Sans aboutir à de telles extrémités, les utopies de conjuration peuvent aussi s'incarner dans le recours aux médecines alternatives lorsque les traitements conventionnels échouent à soulager le patient.

Dans le monde du tatouage, il nous a été donné d'observer à quel point les utopies de conjuration sont présentes et répandues. Elles apparaissent au travers des nombreuses demandes consistant à encrer le portrait d'un être disparu, voire même plus récemment à implanter un tatouage sonore qui permet via une application numérique de prolonger sa présence par l'enregistrement et la rediffusion de sa voix. A la manière d'une amulette, et par le choix d'un motif qui leur est propre, les tatoué.e.s cherchent dans de nombreux cas à se prémunir des coups du sort en portant à même la peau un signe de conjuration. Egalement, certains expriment le désir de mettre le passé à distance et d'exorciser les mauvais effets que celui-ci exerce encore parfois sur eux, en gravant sur le corps, et souvent dans le dos, ce qu'ils souhaitent laisser « en arrière ».

Hors du corps, les utopies de conjuration peuvent prendre forme, de manière anticipatoire et largement angoissée, dans des modes de vie survivalistes ou des modalités de repli dans des espaces visant à échapper au monde et aux catastrophes à venir. D'une manière plus triviale et presque banale, les marchés assurantiels, prudentiels et de prévoyance, mais aussi les dispositifs de surveillance et de sécurité sont également des réponses largement endogénéisées de conjuration de toutes les formes d'atteintes aux corps ou aux lieux qui les abritent.

## 4. « Ne pas être ailleurs » : les utopies de l'immutabilité

Ces formes d'utopies témoignent de croyances dans la permanence de ce qui est et dans la certitude d'un temps suspendu. Il en est ainsi de l'être aimé dont on se tatoue le prénom parce qu'on pense sincèrement qu'on l'aimera toujours, sans imaginer l'effacer un jour et recourir pour cela aux douloureuses techniques du détatouage. Dans la même veine, on peut ranger dans ces utopies la démarche de nombreux parents qui se font tatouer le portrait de leur enfant, espérant figer l'enfant lui-même (et non son image) alors même que celui-ci a déjà changé dans l'instant d'après. Ces utopies soutiennent la conviction que nos choix, nos goûts, notre situation ne varieront pas, qu'elles sont et seront semblables, en cet instant, au futur qui s'avance.

En valorisant systématiquement le présent au détriment du futur, une très grande partie de la consommation se nourrit de ces formes d'utopies. En effet, lorsque j'achète une robe qui me plaît au hasard d'un lèche-vitrine improvisé, il y a fort à parier que je ne m'interrogerai pas longtemps (sauf peut-être en situation de contrainte financière) sur le fait qu'elle risque d'être démodée à la saison suivante ou que j'anticipe (en l'ayant gardée avec une bonne conscience écologique) une prise de poids qui m'empêchera de la porter à nouveau. Le renouvellement rapide des produits, les progrès de la technologie, les innovations mineures qu'on présente aux consommateurs, soutenus par une rhétorique publicitaire de l'instant, les invitent ainsi à se focaliser sur l'acquisition qu'ils sont en train de faire, occultant habilement les conséquences futures de leur choix. A la différence des utopies de l'« ici » qui investissent le présent comme geste d'auto-engendrement, les utopies consommatoires du « pas ailleurs » cultivent notre adhérence à cet état *hic et nunc*, réifié, étanchéifié et donc rarement questionné ou questionnable, dans lequel nous vivons.

Au-delà de la sphère consommatoire, on trouve aussi derrière ces formes d'utopies les combats, les luttes et les engagements que les individus défendent, tant les causes et les valeurs qui les animent à un moment donné leur paraissent immuables. Ces causes et ces valeurs sont elles-mêmes sources d'orientations de leurs modes de vie qui alimentent en retour des choix de consommation. Le domaine du tatouage regorge de ces formes d'utopies d'immutabilité concrétisées par des messages personnels ou communautaires d'affiliation, qu'il s'agisse du motif de reconnaissance d'un gang, d'un signe de militantisme politique ou social, ou de l'affirmation de la défense d'une cause. Et lorsqu'ils se tatouent de tels messages qui peuvent être adressés aux autres autant qu'à eux-mêmes, rares sont ceux qui s'imaginent renier dans le futur leurs convictions du moment.

En réalité, parce que nous faisons tous constamment l'expérience utopique de l'immutabilité de nos croyances et de la suspension du temps à venir – ce que les psychologues et les spécialistes de l'économie comportementale considèrent comme un biais mnésique –, les conséquences de ces utopies sont innombrables. Dans la consommation notamment, elles alimentent un marché du regret, et par voie de conséquence pour une large palette de produits dont nous avons fait l'acquisition, un marché du traitement des déchets. Aussi, ces formes d'utopies sont-elles particulièrement préoccupantes pour qui questionne l'hyperconsommation dans la société contemporaine (Moati, 2016) et les « utopies du désastre » auxquelles cette dernière nous confronte (François Attali, chapitre xx). En même temps, on le voit, si les utopies de l'immutabilité sont source de dilapidation, elles sont aussi mouvement d'affirmation, pulsion de vie (Bataille, 1992 [1949]). Et n'est-ce pas là, d'ailleurs, la nature fondamentale de l'utopie que Cioran (1960) annonce ainsi : « à la longue, la vie sans utopie devient irrespirable, pour la multitude du moins : sous peine de se pétrifier, il faut au Monde un délire neuf » ?

## Utopies fondamentales, utopies contemporaines

Nous avons tenté, dans ce chapitre, de redonner aux utopies leur statut ontologique en soulignant leur enracinement dans le corps. Certes, certaines utopies paraissent historiquement saillantes dans une époque – la conquête de l'espace est un projet qui a suscité un énorme enthousiasme médiatique, scientifique et économique dans les années 1960, moins au tournant du 21ème siècle –, mais elles s'inscrivent et prolongent une histoire longue dont les racines sont à chercher de manière fondamentalement irréductible dans la condition humaine. Cette condition est celle de notre enfermement dans un corps et dans les tensions qui naissent de cet écartèlement entre un « ici/maintenant » et un « ailleurs/autrement » que les utopies viendraient combler et résoudre. Prendre à bras le corps notre destin pour le transformer, parcourir les possibles dans l'espace et le temps, fuir la réalité ou incarner ses convictions, telles sont les fonctions de l'utopie.

Interroger les utopies contemporaines suppose d'analyser le mouvement profond qui les portent dans ces diverses trajectoires et oscillations. Notre analyse peut être mise à profit pour questionner les trois modèles de société idéale, ou « systèmes utopiques » identifiés dans l'Observatoire des

perspectives utopiques[3] (Philippe Moati, chapitre xx). Ainsi, à la lumière des éléments présentés, le scénario du transhumanisme et de l'utopie « techno-libérale » semble assez clairement s'inscrire dans le premier méta-terme de notre carré sémiotique (Figure 1) : les utopies de l'« ici » et de l'« ailleurs » produisent ensemble une expansion « partout », celle de l'accélération du temps et celle de la contraction de l'espace (Rosa, 2013), dans la conquête effrénée d'un (sur-)homme à venir. L'utopie « sécuritaire », qui renvoie à une société nostalgique d'un passé révolu, attachée à la morale et à la tradition, soucieuse de préserver son indépendance économique et son identité face aux influences étrangères, peut quant à elle s'entendre comme une utopie de « conjuration ». La tendance au repli, le pessimisme, les réserves à l'égard de la science traduisent un malaise face à une société en forte mutation dans laquelle faut se protéger et recréer des oasis de sécurité. Finalement, l'utopie « écologique », orientée vers plus de sobriété et moins de consommation, est celle qui présente le plus d'ambivalence. D'une part, elle peut se lire sous le primat d'un autre méta-terme du carré sémiotique, à la fois « ici » et « pas ailleurs ». Elle signerait alors un engagement *dans* une régénération du local et une volonté d'action « ici et maintenant » dominée par l'urgence écologique tout autant que par la conviction du désastre à venir.

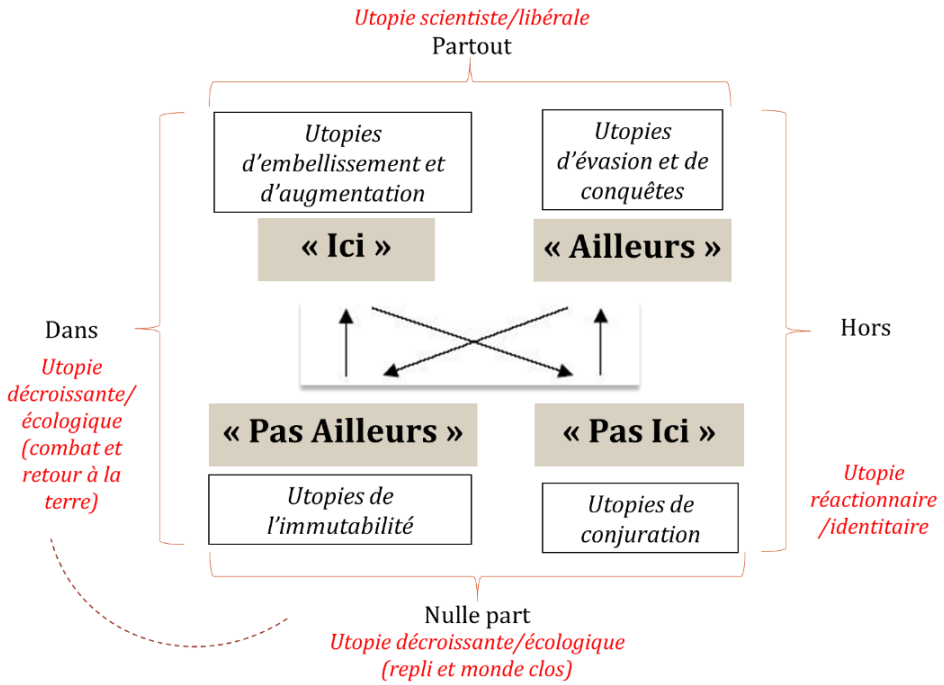



Figure 1. Carré sémiotique des utopies incarnées

[3] http://lobsoco.com/lobservatoire-des-perspectives-utopiques/

Alternativement, en suivant Dominique Desjeux (chapitre xx), elle pourrait également traduire une tendance au repli sur un monde clos, témoignant d'une posture défensive face aux peurs de la guerre, du réchauffement climatique, du nucléaire et du terrorisme. D'une certaine manière, l'utopie de la décroissance pourrait entretenir des frontières communes avec « l'utopie du désastre » développée par François Attali (chapitre xx). Symbolisant le méta-terme « nulle part », celle-ci emporte avec elle un imaginaire « qui ne dit plus que tout est possible mais que plus rien n'est possible », cherchant à s'ajuster au réel et à conjurer, dans différentes directions – l'extinction du désir, la culpabilité, la jubilation sadique, le deuil, le renoncement ou la mort – la catastrophe imminente.

Au final, si les utopies naissent du corps, n'est-ce pas vers celui-ci qu'il convient de revenir ? Les angoisses du temps traduisent une forme d'épuisement à être, tant nos projections dans l'ailleurs nous ont rendu étrangers à nous-mêmes, embarqués sans limite dans l'accélération technique, l'accélération du changement social et l'accélération de nos rythmes de vie (Rosa, 2013). Nos utopies ont retourné contre nous notre incapacité à cultiver patiemment notre « ici », au point de le rendre inhabitable. Face à cette impossibilité de fuir, comment sortir du carré (sémiotique certes, mais aussi métaphysique) ? A l'accélération proprement moderne, Rosa (2018) propose d'opposer l'idée de *résonance*, c'est-à-dire « un rapport cognitif, affectif et corporel au monde dans lequel le sujet, d'une part, est touché – et parfois « ébranlé » jusque dans ses fondements neuronaux – par un fragment de monde, et où, d'autre part, il « répond » au monde en agissant concrètement sur lui, éprouvant ainsi son efficacité » (p. 187). Ce rapport au monde peut s'éprouver horizontalement dans la relation aux autres, en diagonale dans nos rapports aux choses, et verticalement dans la transcendance de la nature, de l'art ou de la spiritualité. Faire l'expérience de l'attention à soi, aux autres et à la nature, être à l'écoute d'un monde qui parle et à qui on parle, voilà peut-être l'horizon utopique le moins désespérant qu'il nous est donné d'envisager.

# Bibliographie


Bataille G. (1992 [1949]), La Part maudite I- La Consumation, Œuvres Complètes, Vol. VII, Paris, Gallimard

Cioran E. (1960), Histoire et utopie. Paris, Gallimard.

Foucault M. (1975), Surveiller et Punir. Naissance de la Prison, Gallimard, Paris

Foucault M. (2009), Le Corps Utopique suivi de Les hétérotopies, Editions Lignes, Paris.

Giesler, M., Venkatesh A. (2005), « Reframing the Embodied Consumer as Cyborg: A Posthumanist Epistemology of Consumption », in *Advances in Consumer Research*, Vol. 32, ed. Geeta Menon and Akshay R. Rao, Duluth, MN, Association for Consumer Research, p. 661-669.

Moati P. (2016), La Société malade de l'hyperconsommation, Odile Jacob, Paris.

More T. ([1516] 2012), L'Utopie, Gallimard, collection « Folio classique », Paris.

Ricoeur P. (1984), « L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social », Autres Temps. Les cahiers du christianisme social, n°2, p. 53-64.

Rosa H. (2013), Accélération. Une critique sociale du temps, Editions La Découverte, Paris.

Rosa H. (2018), Résonance. Une sociologie de la relation au monde, Editions La Découverte, Paris.

Roux D. et Belk R. (2019), The Body as (Another) Place : Producing Embodied Heterotopias through Tattooing, *Journal of Consumer Research*, Vol. 46, n°3, p. 483-507. https://doi.org/10.1093/jcr/ucy081

Sfez L. (1995), La santé parfaite, Le Seuil, Paris.

Tourain P. (2004), L'homme tatoué, Les Éd. du Yunnan, Paris.